"Ma ville, une nuit"

Ma ville, une nuit ...
Veux pas qu'elle meurt !
Qu'elle parte sans moi, qu'elle devienne autre...
Il y a si longtemps les "dedans-muros" responsables n'ont rien fait et ne feront rien : par bêtise, par méchanceté, par lâcheté enfin, par ignorance et les "dehors-muros" ont fait y' a pas longtemps "la ville à eux" partout tout plein : propre, fraiche et élégante. On aurait dit une belle dame au maquillage artifice, au sourire States, à l'habit chic et aux allures bourgeoises comme il faut. Le problème c'est que la malheureuse n'a aucune histoire et ne vient de nulle part sinon des cartons à consommation qu'un beau jour nous avons adopté comme enfant unique en reniant le légitime, le naturel : celui qui nous a toujours souri. Au fait ce petit bébé aseptisé je l'aime bien, je le fréquente et plus je le vois, plus veux pas qu'elle meurt ma ville...
Celle qui reçut mes dents de devant en offrande au bitume de la Maison des Sports au basket local bien avant que la NBA ait fait disparaître mon couloir de la cour Perrinon. Celle de mes potes jobeurs d'hier avec leurs véhicules à trois roues sans 16 soupapes et avec klaxon et de celui d'aujourd'hui à pieds qui s'appelle Féfé, notre "homme-secours" qui ricane toute la journée sa folie douce et ces "boug mwen" tendres et attachants. Celle de la grande famile du quartier que l'on voit maintenant entre 9 heures et 18 heures en retirant la pause enragée par le voisin concurrent, la pause déjeuner, la pause je pense qu'à moi, la pause envie de fermer...
Il faudrait tant l'aimer cette ville, ce cœur, ce souffle...
Celle du bazar aux étalages sortis tout droit du Caire ou de Buenos-Aires. Celle des coins louches (pas propres pour certains), des angles abandonnés, des maisons fantômes, des terrains vides dérivant au gré des déconstructeurs (les cousins des "dehors-muros"). Celle de la rue François Arago et de mon histoire syrienne. Celle des derniers citadins qui prennent la blague sur les trottoirs et y installent salon. Celle qui enfin accueille ces dames aux grandes vertus à faire vibrer les artères urbaines et humaines. Celle de mon école; du flipper où j'ai appris l'anglais more better qu'avec Mme j'oublis son nom; de mes copains de Rive Droite et Dillon qui aujourd'hui m'offrent encore services en tout genre; du jus de coco sur notre boulevard national, de notre front de mer oublié qui nous dit sans cesse "coucou il y a la mer"; de nos haïtiens compas et lambis... Celle des sans domicile fixe, de Gédio, de Jésus Christ, des autres grands penseurs des rues. Celle qui entasse ses habitants les uns avec les autres sans hypocrisie. Celle qui raconte La Levée, les terres de Monsieur Sainville, la place militaire de la Savane; son histoire pierre après pierre sans détours. Celle de tous les instants.
Celle qui me rapelle qu'on est sous les tropiques, qu'il fait chaud et que jusque là c'est normal. Qu'il y a du bruit et de la poussière soit ! Mais ce sont les notres : notre vécu, nos luttes, nos joies et nos peines en direct, en temps réel. Celle qui me chuchote sur son lit de mort que là bas, à la campagne urbaine faut leur dire de revenir, justement pour préserver les petits coins de terre vierge qui restent. Celle qui me conte l'humanité et ses progrès, ses recherches, ses errances... Celle des cyclones : des rues à la dérive aux allures d'apocalypse, des invasions de ravets, des crabes dans les toilettes, des voitures qui fouttent le camp sans conducteur. Celle qui me révèle notre débilité et notre batardise. Celle du tableau vivant de tout le monde : petits, jolis, excités, laids, rêveurs, gros, fous, etc... Les acteurs de ce théâtre perpétuel : notre mémoire s'y joue en représentation continue depuis... Et le jour où elle s'arrêtera, il n'y aura plus qu'à fermer notre horizon, y compris celui de "la ville à eux". Mais attention, justement : veux pas qu'elle meurt ! J'y suis, j'y reste, je la vis, la désire... Faut pas toucher à elle.

Au cinquante et un je me suis posé à nouveau (nomade que je suis) après le soixante douze (enfance que j'étais) et cette nuit le "69" grâce à Marie-Lise, Micheline et Nicole qui m'ont offert leur patrimoine, à partager l'instant d'un moment et avec Patricia, Nirmala, Gustavo et Valério : envie de vous conter combien elle est belle... Avec eux, avec vous : une nuit au "69" vous verrez les étoiles y sont au-dessus comme partout : complices et maîtresses. 69 rue Perrinon, Fort-de-France; le 31 août 1995, 19 heures. Fermez les yeux, grain de sable : y'a du rêve... CY